

« L'inscription de la surprise dans la phénoménologie des émotions de Edmund Husserl »

Séminaire « Emotions et volitions »

Dans le cadre de l'ANR Emphiline-EMCO

« La surprise au sein de la spontanéité des émotions : un vecteur de cognition élargie »

Séance du 4 octobre 2013

16h-18h

Salle Celan

Natalie Depraz
Université de Rouen
(ERAC)
Membre Universitaire
des Archives-Husserl
(ENS-CNRS)

Introduction

La surprise est-elle une émotion ? Husserl a-t-il vraiment développé une « phénoménologie des émotions » ? Dans cette Conférence, on s'interrogera sur l'inscription de la surprise dans la phénoménologie de Husserl à la lumière de ces deux questions ouvertes, ce qui nous conduira 1) à proposer une redéfinition de la surprise, 2) avancer sur la voie d'une phénoménologie quelque peu réformée par le fait de la surprise.

Ces questions préalables sont en effet présupposées dans notre intitulé, qui interroge l'inscription de la surprise dans la phénoménologie des émotions de Husserl. Ce qui revient à dire que, pour pouvoir s'intéresser à la question de cette inscription, à savoir, à ses formes, ses modalités d'apparition, encore faudrait-il s'assurer préalablement que 1) la surprise est bien une émotion, et que 2) Husserl a élaboré une telle phénoménologie. Or ces questions sont loin d'être tranchées.

De surcroît, en amont même de ces questions, le problème est de savoir si Husserl, émotion ou pas, phénoménologie des émotions ou pas, a même jamais abordé la surprise. A la différence de Descartes, de Kant, de A. Smith, de Peirce et de Dewey, de Bergson ou de Ricœur, ou plus récemment encore, de Davidson et de Dennett, il semble que Husserl n'ait pas fait de la surprise un thème, même latéral, ni a fortiori une expérience ou un concept méthodique.

Alors ? Mon propos n'est-il pas triplement déplacé, voire incongru ? 1) Est-il pertinent de considérer qu'il y a chez Husserl une « phénoménologie des émotions » ? Et si, après examen, on en conclut que tel est le cas même partiellement, qui dit 2) que la surprise entre dans ce cadre, s'il s'avère qu'elle n'est peut-être pas une émotion au sens plein et radical du terme ? Et si tel n'est pas le cas univocément, il conviendra de se demander ce qu'est alors la surprise, et pourquoi, contrairement à ces collègues philosophes rationalistes, empiristes,

pragmatistes et philosophes de l'esprit, Husserl ne l'a pas alors thématisée autrement que comme émotion, même si c'est pour lui accorder un statut sous une forme non-nominale ?

I. La phénoménologie husserlienne des émotions

Question n°1 : y a-t-il et, si oui, en quel sens, une phénoménologie husserlienne des émotions ? Au sens littéral, les termes « Emotion », « emotional » sont très peu fréquents dans le corpus husserlien, et l'entrée contemporaine rétrospective dans ce corpus textuel qui forme dit-on la « psychologie » de Husserl impose quasiment naturellement la terminologie liée à l'émotion, en vertu, notamment du regain d'attention pour ce thème en neurosciences et en psychologie cognitive depuis les années 70 avec Ekman, puis Plutchik, Damasio et Craig. Le réseau des termes renvoyant génériquement au vécu émotionnel est pourtant très différencié dans les textes de Husserl que nous allons examiner, et dessine une cartographie fascinante des différents plans et modes d'accès à l'émotionnel : Gemüt, Gefühl, Affekt, Begehren, Gefallen, Lust, Genuss, Wertung, Stimmung, et Husserl prend également des exemples multiples d'émotions constituées : Freude (qui est dominant), mais aussi Trauer, Liebe, Haß, Furcht, Hoffnung, mais aussi Wunder, Zweifel, Mut, Mutlosigkeit, etc., et ce, au fil d'exemples de situations détaillées et filées au gré de l'analyse. Si donc phénoménologie des émotions il y a,

elle émerge dans deux textes qui empiètent largement l'un sur l'autre, et qui correspondent à la première période du travail de Husserl : 1) le Cours sur l'attention de 1904-1905 entouré par des manuscrits des années 1893-1912 (issus du *Hua* XXXVIII, 2004 ; trad. fr. 2008) ; 2) le tome II des textes des années 1908-1914 rassemblées sous le titre *Studien zur Struktur des Bewußtseins*, consacré aux actes affectifs, en cours de publication en allemand, et de traduction en français.

De façon générale, le thème des émotions apparaît chez Husserl dans son héritage brentanien sous la catégorie des « actes affectifs », par différence d'avec les actes théoriques cognitifs. Dans le vocabulaire husserlien, ces actes sont considérés dans les *RL* comme non-objectivants, c'est-à-dire que la relation à un objet ne les caractérisent pas de façon interne. Pour prendre pour commencer un exemple singulier en première personne (sans pouvoir bien entendu le granulariser comme il conviendrait à l'aide de la technique de l'entretien d'explicitation), j'aperçois ce matin sur la table de la cuisine ce mug que je viens de rapporter des Etats-Unis et j'en détaille la couleur verte, la texture lisse et brillante, l'inscription où l'on voit la signature du philosophe pragmatiste John Dewey, la mention de l'Université de Carbondale. Mon acte, de type perceptif, vise cet objet à travers ses esquisses selon ses propriétés objectives de couleur, de forme, de sens et de référence ; au même moment, j'éprouve à sa vision un ressenti intense lié au fait que ce mug est un cadeau que m'a fait l'ami qui nous a accueilli, et il apparaît à mes yeux investi

d'une valeur affective intense liée à une émotion de joie, de reconnaissance, de partage, de nostalgie aussi : l'acte dit « affectif » — qui est d'ailleurs peut-être aussi un état — acquiert alors une réalité et une existence indépendante de l'objet : à la vision du mug, j'éprouve cette joie liée au souvenir du moment où mon ami m'a fait ce cadeau, et celle-ci s'étend à la situation passée récente, perdure en elle-même comme un état et une disposition sans plus de lien direct avec l'objet.

Dix ans plus tard, dans les *Ideen* (1913), Husserl recouvrira ces actes sous la catégories générique des actes objectivants en les différenciant cette fois selon leur objet propre, non pas certes la réalité du perçu en ses propriétés, mais la valeur qui le porte, et se limitera à leur investissement axiologique en laissant de côté la qualité strictement émotionnelle qui n'a plus alors selon lui d'existence autonome pertinente en tant qu'état et disposition perdurantes.

Nous voudrions dans cette Conférence revenir pour commencer sur ce moment premier de l'analyse husserlienne, où la dimension affective est prise en considération pour elle-même, c'est-à-dire distinguée de la perception objectivante, mais aussi de la valuation (*Wertung*) ou acte de position de la valeur de l'objet, qui dans l'esprit de Husserl reste tout aussi objectivante. C'est ce trait de l'indépendance relative à l'égard de l'objet qui caractérise en propre l'acte affectif, et dont il convient d'ailleurs de vérifier s'il s'agit vraiment d'un acte, ou pas plutôt d'un état, d'une disposition, ce qui semble répondre à sa qualité de durée interne, jusque

dans sa dynamique de perduration et de propagation. Dont la qualité propre semble résider tout à la fois dans son amorçage via la présence d'un objet et dans l'acquisition d'une existence perdurante sans plus de référence à quelque objet que ce soit. A titre indicatif, citons ce passage issu du Cours sur l'attention, qui illustre bien le trait que nous venons de dégager : « Je m'irrite tout d'abord à propos du ralentissement permanent du cours de mes pensées au moment d'une investigation ; puis j'ai tendance à m'irriter également à propos d'autre chose : du ciel gris, du bruit des enfants dans la rue etc. L'un passe en l'autre et se confond avec l'autre. Et l'on finit par s'irriter et l'on ne sait tout d'abord pas pourquoi. L'humeur a pris possession de l'âme, de telle sorte qu'un sentiment durable domine et que, en même temps, la disposition perdure, renforcée de tous côtés. » [177]

Ici, l'acte d'irritation, qui a émergé de son impulsion « objective » première (le ralentissement de mes pensées), et peut être réactivé à l'occasion d'autres impulsions objectives (le ciel gris, le bruit des enfants), devient à mesure un état et une disposition d'être sans plus de lien avec un objet donné. C'est ce qui conduit Husserl dans les pages qui suivent à proposer une distinction entre acte et état que l'on retrouvera dans les SSB (au centre des chapitres 4 et 5 de notre manuscrit *Gefühl*), et à relier cette distinction, non seulement à la référence ou non à l'objet, mais aussi à la temporalité du vécu en jeu et, enfin, à certaines classes d'émotions par rapport à d'autres, voire à la transformation de la qualité émotionnelle elle-même : « Il me semble que l'on doit distinguer les *actes* psychiques et les *états*. Les actes psychiques se caractérisent par le fait qu'ils possèdent un contenu *intentionnel*, soit qui peut leur être effectivement propre pendant toute la durée de leur activité, soit qui l'est durant une partie du temps, soit qui peut être éveillé en général à titre de simple disposition. Le contenu intentionnel est le même, que ce soit celui vers lequel l'acte est dirigé, ou bien celui en lequel il trouve son fondement.

La volonté (nous ne prenons pas le terme au sens des dispositions qui se forment) est un acte, il se dirige vers quelque chose qui est voulu et il est sans cela impensable. En même temps, nous allons caractériser ce qui est voulu comme le fondement du vouloir, comme son motif, c'est-à-dire comme sa cause.¹ La représentation éveille désir et vouloir. De même, l'affirmation et la négation, la présomption, l'attente, l'espoir et la crainte etc. sont des actes.

En revanche, le plaisir et le déplaisir (le courage, la lâcheté, la joie, la tristesse) dans toutes leurs formes sont des états. Nous ne sommes pas dirigés vers quelque chose, ces états n'ont pas pour objectif de pouvoir être référé à des objets quels qu'ils soient. Mais la référence est d'un autre ordre. Le plaisir est éveillé par l'objet et comble à présent mon âme qui se conduit de manière passive, non pas de façon active, sur le mode de la réception, non de la donation. L'objet est le fondement du sentiment, il nous fait plaisir, ce dernier rayonne à partir de l'objet, et je ne me tourne jamais activement vers l'objet comme dans le cas de la volonté.²

[180] Le sentiment m'apparaît comme un pâtir, comme un état, pas comme un acte. La différence se manifeste également par le fait qu'un état sans objet source d'éveil ne nous paraît absolument pas absurde. Vraisemblablement, un tel état ne survient pas rarement. L'état peut se perpétuer, après que l'objet source d'éveil n'est plus présent ; il peut alors être encore reproductible en tant que disposition inconsciemment éveillée, mais le sentiment ne se réfère pas alors à lui à titre de complément indispensable. Un sentiment subsiste souvent sans que nous parvenions à faire apparaître des objets source d'éveil. Nous sommes tristes et ne savons pas nous-mêmes pourquoi. Nous sommes gais sans raison particulière. [179-180]

Cette distinction est cruciale, et pour nous particulièrement importante parce qu'elle passe à travers ce que l'on nomme couramment aujourd'hui depuis les sciences cognitives (psychologie et neurosciences) les

¹ Qu'il y ait là cause, voilà qui ne rentre pas en considération. Le vouloir apparaît comme tel, nous vivons une telle motivation.

² Cela ne me semble pas correct. Il faut faire la différence entre 1) les sentiments qui sont eux-mêmes des contenus — pour autant que l'on veuille à propos d'eux différencier encore des contenus — et ceux qui sont confondus avec ces contenus primaires pourtant trop nouveaux ; 2) les actes, qui ont des contenus intentionnels, des « objets » vers lesquels ils sont dirigés et qui, dans cette mesure, reposent bel et bien sur des actes, lesquels nous opposent précisément les objets. Pensons à la différence entre un vif plaisir sensoriel et le bien-être esthétique que procure un objet, ou bien la joie à l'arrivée d'un ami, ou encore la préférence donnée à A plutôt qu'à B.

« émotions », en suggérant de distinguer, de façon à mon sens assez remarquable, des émotions-acte (par ex : désir, espoir, attente, crainte) et des émotions-état (par ex : courage, lâcheté, joie, tristesse). Il sera intéressant, sur cette base, de se demander où situer la surprise. J'y viendra un peu plus loin.

En réalité, à mesure de la publication des manuscrits de Husserl, les APS pour commencer, puis le cours sur l'attention, les SBB enfin, on se rend compte que la problématique de l'affectivité n'a cessé de préoccuper le fondateur de la phénoménologie, avec des noms et selon des problématiques distinctes mais articulées :

Ainsi, l'émotion reçoit un nom précoce, dès les textes dits « pré-phénoménologiques » des années 1890 et jusqu'en 1912, en termes de rythme (*Rythmus*) de tension (*Spannung*), de détente/relâchement (*Entspannung*), en lien avec la problématique de l'intérêt qui sert de moteur affectif aux activités perceptives et cognitives ; autour des années 1918-1926, qui correspond à l'assomption de la phénoménologie dite « génétique », c'est le terme d'affection (*Affektion*) qui vient alimenter la dynamique temporelle du vécu, lequel s'inscrit dans la tendance (*Tendenz*) passive-réceptive qui opère dans le sujet et ouvre une dynamique attentionnelle elle-même différenciée ; dans les années 30, c'est la problématique de l'affection primaire (*Uraffektion*) à la source de la constitution temporelle qui, prenant une tournure plus spéculative,

va résonner avec l'intentionnalité pulsionnelle (*Trieb*) du sujet et ancrer celui-ci dans sa vie hylétique en deçà du schème intentionnel.

Tout en cherchant à ménager un plan d'analyse génétique et plus simplement descriptif, il semble que Husserl ait toujours situé ce qu'il ne nomme pas « émotion » mais « intérêt », « tension », « affection », « tendance », « affection originaire », « pulsion dans une » au cœur d'une dynamique de forces (*Kräfte*) qui souligne la conflictualité potentielle ou ouverte de la vie interne du sujet, ses blocages (*Hemmungen*), ses entraves/contraintes (*Zwänge*), ses résistances (*Widerstände*), et qu'il décline dans toutes ces phases aux plans prioritairement perceptif et cognitif.

Dès lors, même dans ces textes fascinants qui révèlent un Husserl de la force, de l'intensité et des conflits psychiques, peu de place est faite à la réalité phénoménologiques des indicateurs corporels, organiques, physiologiques de cette dynamique tension/détente, tendance, pulsion affective et, pas plus, à son investissement émotionnel stricto sensu en termes de sentiment, d'humeur, de micro-fluctuations.

Tout en recoupant en partie les analyses du massif des manuscrits 1890-1912 selon le vecteur du rythme matériel tension-détente-satisfaction, les SSB ouvre en leur deuxième volume consacrés aux actes affectifs des notations et évocations multiples qui dessinent les contours de la vie émotionnelle du sujet selon des entrées jusqu'alors peu explorées, et selon trois segments discursifs au moins : 1) des termes génériques

proposent des entrées multiple dans la dynamique émotionnelle, soit par l'investissement en termes de valeur et de valuation (cela m'importe, me concerne positivement ou négativement³), soit par la durée, le perdurer (état ou disposition) : Gemüt, Gefühl, Affekt, Begehren, Gefallen, Lust, Genuss, Stimmung ; 2) des noms d'émotions concrètes constituées viennent concrétiser les catégories génériques : Freude (qui est dominant), mais aussi Trauer, Liebe, Haß, Furcht, Hoffnung, mais aussi Wunder, Zweifel, Mut, Mutlosigkeit ; 3) des exemples multiples, filés, quasiment narratifs ou du moins situationnels incarnent le propos. Un exemple, à titre indicatif, issu du manuscrit Gefühl : « Je parle avec une personne aimable. Elle est là, avec son 'caractère aimable', mon attention est toute entière à la conversation, dans laquelle toute l'âme de cette personne se manifeste, et en même temps je la regarde, l'expression de son visage dessine le chemin de sa compréhension, j'entends les paroles portées par le son chaud de sa voix etc. Tout cela a une coloration affective, une aperception affective. Je suis à mesure de plus en plus comblé de joie, l'excitation joyeuse augmente. Mais je ne suis pas tourné vers la joie, pas plus vers le fait même que je me réjouis, mais vers ce qui est dit, vers la présence de la personne dans sa belle allure etc. **La joie peut perdurer encore longtemps, je suis encore fortement ému lorsque mon attention se tourne avec une autre personne etc.** Lorsque je repense à la conversation, elle retient en elle quelque chose de beau, de joyeux, d'excitant et de réjouissant, Ou encore la beauté de cette âme, la grâce de son esprit, ses jeux d'esprit et son humour etc. est ce qu'il y a de réjouissant, est ce qui a éveillé la joie en moi et ma bonne humeur ultérieure. Je distingue de cela mon bien-être corporel, je dis pour ainsi dire : après avoir été saisi par cette beauté, j'ai été pris d'accès croissants de joie, et ceux-ci sont aussi liés à l'émergence d'un sentiment corporel de jouissance. Mais la jouissance corporelle, la volupté ressenti dans la poitrine etc. n'est pas la joie elle-même, la joie, elle concerne la beauté, et quand je ne pense plus à la beauté en question, la joie demeure une joie portant sur la beauté. » (*Gefühl*, Chapitre III, p. 64 du Ms.)

³ In der Dingapperzeption haben wir keine Positivität und Negativität. Was aber die Gefühle anlangt, so sind sie positiv oder negativ. Man wird daher geneigt sein zu sagen: Positive oder negative Wertung richtet sich auf den Gegenstand oder seine Beschaffenheiten, und je nach dem Übergewicht der positiv oder negativ wertenden Gefühle wird der Gegenstand als positiv- oder negativ-wert charakterisiert sein. [Texte n°3, p. 60 du manuscrit]

Nombreux sont les passages dans ce manuscrit, surtout à partir du chapitre 3, qui proposent un micro-récit potentiellement en première personne d'une situation émotionnelle. Ici la situation est une interaction, une rencontre intersubjective, et la joie naît de la beauté ressentie à la vision d'une personne aimable. Celle-ci perdure au delà de la présence physique de celle-ci, sous forme d'humeur, et peut se trouver réactivée à l'occasion de l'émergence inopinée de son souvenir, lequel a été très intense.

La question que l'on se pose devant la finesse narrative, la multiplicité des émotions constituée, la différenciation des catégories, c'est bien entendu, dans ce cadre, celle de la thématization de la surprise. Quelle est la raison de cette absence ? Serait-elle tout autre chose qu'une émotion ?

II. La surprise est-elle une émotion ?

Pour certains philosophes classiques majeures d'une part, pour des psychologues d'envergure,

A. La surprise est l'émotion primaire par excellence

Classiquement avec Descartes (1649), qui voit dans l'admiration une subite surprise de l'âme et la considère comme la première des passions primitives et ne lui trouve pas de contraire (à la différence de la joie contraire à la tristesse, de l'amour opposé à la haine)

(§70), puis avec Kant (1798), qui fait de l'émotion (*Affekt*) une « surprise (*Überraschung*) de l'esprit par l'impression sensible » (§74), et ce, par distinction d'avec la passion (*Leidenschaft*), laquelle s'inscrit dans la durée, plus récemment avec les psychologies des émotions d'Ekman (1971), de Plutchik (1982), où la surprise est considérée sans plus comme une émotion de base, aux côtés de la colère, de la peur, du dégoût, de la tristesse et de la joie (Ekman), ou encore de la confiance et de l'anticipation (Plutchik), il semble y avoir un consensus philosophique et psychologique pour inscrire la surprise dans la liste des émotions primitives, en lui conférant de surcroît une primauté (les philosophes rationalistes) ou à tout le moins une place centrale (les psychologues).

Mais à côté de cela, plusieurs arguments liés à des conceptions philosophiques situés à différents moments de l'histoire ou à des positions psychologues récentes placent la surprise au niveau strictement cognitif.

B. La surprise est une rupture de la continuité temporelle liée à des attentes cognitives (croyances, habitus, imagination) et éveille un autre processus cognitif

1. Thaumadzein et eplêktikon

Aristote dans sa *Poétique* voit dans le thaumadzein l'événement source de la connaissance, et décrit

concrètement un tel moment d'interruption à partir de l'effet immédiat (l'eplektikon) produit sur le public lors de l'apparition brutale d'un personnage, lorsqu'il y a un « coup de théâtre » (plege), ou bien plus structurellement au moment de la « péripétie ».

Dès lors, la surprise a une dimension essentiellement épistémique.

2. La surprise épistémique

C'est le point qui rassemble empiristes (Smith), Peirce, Dewey (pragmatistes), philosophes de l'esprit (Dennett, Davidson), ces derniers parlant à son propos maladroitement d'« émotion cognitive » : avec la surprise, la connaissance au sens de la prédiction épistémique est mise en défaut. Être surpris, cela revient à prendre conscience de la distance, de l'écart et du décalage entre ce que j'ai pensé/cru/vu et ce qui est réel. Cela révèle la non-coïncidence entre deux états de connaissance, et cela indique la nécessité pragmatique de l'adapter. Sans pouvoir citer les propos de chacun d'entre eux, citons simplement les deux extrêmes de la chaîne, à savoir Smith et Davidson :

On ne peut donc selon Davidson être surpris si l'on ne possède pas certaines croyances liées à des attentes enracinées dans une certaine connaissance préalable. Je crois avoir mis mes clés dans ma poche, je mets la main pour les prendre, si je ne les trouve pas, j'éprouverai de la frustration liée à la fausseté de ma croyance.⁴

⁴ Davidson D (1982) Rational animals. *Dialectica* 36:318–327 Davidson D

Cette position est conforme à celle de Husserl (EU, §21) dans le contenu comme la structure, même si l'une a pour support une action motrice, et l'autre une perception visuelle : la surprise suppose une attente par rapport à la vérité et surgit sur le fond d'une sédimentation d'habitus, produisant une discordance dans la continuité temporelle : je vois une boule de billard verte et lisse et, découvrant sa face arrière, je l'aperçois rouge et bosselée. J'éprouve alors une déception liée à la connaissance que je croyais posséder de la boule.

A. Smith, deux siècles plus haut, décrit une situation analogue qui définit également selon lui la surprise : « We are surprised at those things which we have seen often, but which we least of all expected to meet with in the place where we find them; we are surprised at the sudden appearance of a friend, whom we have seen a thousand times, but whom we did not imagine we were to see then. »⁵ Ici, Smith approche la surprise, de façon encore plus minimale, comme le décalage entre ce qui se produit et mes attentes fondées sur la familiarité de mon cadre et ce que j'en imagine.

3. Surprise et valence

(2004). Problems of rationality. Oxford University Press, Oxford.

⁵ SECTION I: *Of the Effect of Unexpectedness, or of Surprise* - Adam Smith, *Glasgow Edition of the Works and Correspondence Vol. 3 Essays on Philosophical Subjects* [1795], *Essays on Philosophical Subjects*, ed. W. P. D. Wightman and J. C. Bryce, vol. III of the *Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith* (Indianapolis: Liberty Fund, 1982).

A partir de là, certains auteurs contemporains seront conduits à déconnecter la surprise, non seulement de l'émotion, mais de la valence elle-même, c'est-à-dire de la polarisation +/-, qui souvent définit l'émotion.

D'où différentes hypothèses : la surprise serait en ce cas sans valence (ni positive, ni négative), elle ne serait pas assignée à une valence donnée ; ou bien elle serait définie intrinsèquement par une dynamique de bi-valence voire d'ambivalence (plaisir/déplaisir, attraction/répulsion) ; ou encore, elle serait traversée structurellement par la valence, s'associant à des émotions liées à une valence, mais ne se résumant pas à l'une d'elle. Quelle que soit l'option retenue, la surprise n'est pas intrinsèquement une émotion, ce qui est de façon intéressante le constat de Smith à nouveau : « Surprise, therefore, is not to be regarded as an original emotion of a species distinct from all others. The violent and sudden change produced upon the mind, when an emotion of any kind is brought suddenly upon it, constitutes the whole nature of Surprise. » Ce qui le conduit à associer toutes les émotions constituées à la surprise, en parlant de « surprise of Joy », « surprise of Sorrow, of fear ».

C. Conclusion : la surprise inclut l'émotionnel comme une composante mais ne réduit pas

Si l'on suit cette conclusion, une première piste s'offre à nous. On peut situer la surprise au delà de la distinction émotion/cognition, et faire droit dès lors à ce que j'appellerai des « émotions mixtes »

Cette piste heuristique se manifeste fortement à l'occasion des entretiens d'explicitation menée avec des étudiants anglicistes dans le cadre d'une expérimentation qui prend pour support des photos de peintures. De nombreuses réactions de surprise des étudiants sortent de la polarité en termes de valence (« c'est horrible ! ou « c'est magnifique ! ») et expriment davantage, en lien avec une interrogation sur le sens du tableau ou une difficulté à voir ce que c'est de la perplexité, de la curiosité, qui se traduit par : « it's weird ! », « It's curious ». Une étudiante (Nathalie), devant Chirico : « j'étais étonnée avant tout, je me suis dit... que c'était..., c'est très étrange comme choix de représentation..., surtout que l'autre personnage n'a pas non plus une vraie tête, »

Cette piste est intéressante car elle ouvre un espace d'appréciation de la surprise plus complexe que la distinction cognitif/émotionnel, mais sa formulation en termes d'émotion « mixte » est à mon sens insatisfaisante, davantage source de brouillage que de clarification.

Aussi vais-je proposer à présent de comprendre la surprise comme un processus, comme une dynamique multivectorielle, où l'émotion a sa place à titre de composante, mais qui doit être précisément située dans un phénomène plus complexe.

III. La surprise, un processus

Décrire la surprise comme un processus implique tout d'abord de rendre compte de sa dynamique temporelle.

A. Multivectorialité de la surprise

L'hypothèse que nous faisons, sur la base de la conception husserlienne du temps comme présent vivant comme dynamique des phases articulées protention/impression/rétention, et en lien avec un protocole expérimental de mesure du sursaut (startle) des sujets à la vue d'images de mutilation et d'images érotiques, c'est que la surprise n'est pas réductible au seul moment impressionnel, soit à la réaction physiologique (cardiaque), bref, au choc ou à la crise, mais qu'elle doit être pensée comme l'intégrale des trois phases temporelles. C'est-à-dire qu'elle inclut intrinsèquement son horizon d'attente immédiat (ici la protention, en termes affectifs et quasi-organiques la tension), dont on a vu qu'il forme la condition expérientielle de base de la surprise pour nombre d'auteurs (Smith, Husserl, Davidson notamment), mais aussi son horizon de rémanence, en termes affectifs et quasi-organiques, de résonance, dont on a des évocations par exemple chez Ricœur et Bergson en termes de « prise de conscience », de « narrations » internes des sujets relativement aux effets immédiats suscités par le choc. Pour ne citer qu'un passage, issu du *Volontaire et l'involontaire* : « La surprise est beaucoup plus complexe qu'un réflexe (...) elle se nourrit du

retentissement corporel ; le choc du connaître est sur le trajet du reflux du tressaillement et de la stupeur corporelle sur la pensée. Comment comprendre dans ces deux sens ce processus circulaire ? Comment un bref jugement de nouveauté peut-il avoir pour corps un battement de cœur, une inhibition diffuse, une certaine stupeur qui fige le visage (...) ? L'esprit disposé par le corps considère l'objet, s'y attarde, la conscience s'y étale en quelque sorte... »⁶

Les entretiens d'explicitation révèlent parallèlement cette durée interne de la surprise bien au delà du choc initial, qui correspond à son « retentissement » dans l'esprit du sujet, qu'il soit cognitif, organique, ou bien sûr, également, émotionnel. Cela donne lieu, c'est ainsi que je l'ai formulé pour l'instant, à des micro-surprise en chaîne, des « cascades de surprise », qui se génèrent l'une l'autre, à mesure que le retentissement prend corps, ou se trouve réactivé par des aspects de l'image non-aperçus immédiatement. Ainsi de cette étudiante, qui s'exprime ainsi, à la vision d'un tableau de Gustave Doré : « c'était vraiment... presque physique... voilà... le regard est tout de suite attiré vers le centre et... comme s'il y avait un effet 3D... c'est c'était vraiment instantané, le le temps du surgissement de l'image... du coup, les deux petites ombres au premier plan, j'les ai vraiment pas vues tout de suite, (rires) (silence) et les anges non plus... au départ on voit simplement de vagues formes violettes et jaunes, et on pense pas que c'est des formes définies, donc oui, je me suis vraiment demandé : est-ce que ça représentait quelque chose et pourquoi y avait ces deux ombres au premier plan... »⁷

⁶ P. Ricœur, *Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Seuil, 1950, p. 239.

⁷ A ce propos, N. Depraz, « L'éclair me dure. Pour une phénoménologie expérientielle de la surprise, Coll. De Rouen, mars 2013, à paraître chez Benjamins.

C'est aussi à sa façon ce que constate bien plus tôt le philosophe pragmatiste Ch. S. Peirce, lorsqu'il parle de l'action de l'expérience en termes de « série de surprises ».⁸

Depuis cette entente dynamique de la surprise, notre hypothèse est de considérer que l'émotionnel intervient durant la phase d'attente tendue (associée à la valence crainte-appréhension/espoir), durant la phase de rémanence (associée à la valence déception-frustration/satisfaction), mais qu'elle répond davantage à un « blanc » émotionnel durant le choc, le moment impressionnel, une sorte de Nullpunkt affectif pour parler comme Husserl, donnant lieu à une sorte de sidération/stupeur, même micro, qui s'enregistre prioritairement dans le corps en termes de sursaut et s'exprime souvent par un silence.⁹

B. L'inscription de la surprise dans les Studien der Struktur des Bewußtseins

Depuis cette hypothèse multivectorielle de compréhension de la surprise, je voudrais à présent, pour conclure, revenir à Husserl et notamment aux SSB, avec la question suivante : sans avoir thématiqué la surprise, quelles ressources la phénoménologie des

⁸ C. S. Peirce, « Sur la phénoménologie » (Conférence de Harvard, 1903), in *Pragmatisme et pragmatisme* (OC I, Paris, Cerf, 2002, pp. 295-296)

⁹ Pour plus de détails, cf. N. Depraz, « Surprise and valence. On cardio-phenomenology », *Carbondale Conference*, september 2013, to be published with Springer

émotions nous offre-t-elle pour corroborer cette hypothèse et pour l'éclairer d'un nouveau jour ?

Je vais repartir, pour commencer, de la tripartition conceptuelle proposée par Husserl pour tenter de « capturer » l'émotionnel selon 1) l'acte, 2) l'état et 3) la disposition, et tenter de situer la surprise dans cette cartographie conceptuelle.

1) La surprise retient de l'acte a) la référence intrinsèque à un objet, qui est ce qui ce qui suscite la surprise : je sursaute en entendant le cri d'un enfant derrière moi ; b) en tant que processus, la surprise s'inscrit dans une dynamique intentionnelle structurée liée à une temporalité articulée en phases. En ce sens, la surprise est bien un « acte », « affectif » au sens large pour commencer de « affecté par un objet », ce qui ne présume pas de sa qualité émotionnelle. Elle se rapproche des émotions-acte dont parle Husserl comme le désir et l'espoir.

2) La surprise s'associe à l'état, qui renvoie à une qualité émotionnelle déterminée dont Husserl donne des exemples avec le plaisir, le déplaisir, la joie et la tristesse. En tant que telle, la surprise n'est pas un état, mais des émotions-états, traversées intrinsèquement par une valence, lui sont intimement greffées tout en étant distinctes d'elle.

3) La surprise s'inscrit dans la durée sous le régime de la disposition : il y a perdurance de la surprise dans l'après-coup : rémanence, résonance, traces,

retentissements, selon le rythme aléatoire des réactivations internes, sans plus de supports objectif nécessaire, parfois réactivé à l'occasion de la vision d'un trait du tableau non-aperçu immédiatement comme dans l'exemple du tableau de Gustave Doré, mais pouvant très bien demeurer dans son intensité propre de façon autonome et auto-générée.

Bref, depuis cette catégorisation, la surprise est un acte nouée à une disposition et s'associant à des émotions-état.

Deuxième situation possible de la surprise dans la phénoménologie des émotions de Husserl, selon une lecture non plus conceptuelle interne, mais pas non plus expérientielle, comme je l'ai fait ailleurs, en repérant les exemples (ici nombreux et détaillés), la posture de l'auteur (en 1^{ère}/3^{ème} personne), les marques de l'affleurement de l'expérience à même le texte, comme une sorte entretien d'explicitation appliqué au texte, où l'on exhume l'expérientiel depuis le textuel. Ici, je vous propose quelques pistes de lecture heuristique-pragmatique, guidée cette fois par l'objet de recherche : la surprise, absent thématiquement du texte, ou quasiment. En investissant le texte depuis la catégorisation de la surprise forgée ailleurs dans l'interface entre conceptions théoriques (psych et phil) et invariants expérientiels extraits à même des entretiens d'explicitation de situations singularisées de surprise,

c'est-à-dire en mettant à profit le modèle multivectoriel de la surprise esquissé plus haut.

Cette lecture est encore en friche, je vais vous proposer ici quelques pistes d'investigation seulement, à développer plus avant. Je prendrai trois critères que j'ai vus émerger dans le manuscrit Gefühl :

- 1) le critère physiologique et plus précisément cardiaque : le cœur au sein du corps.
- 2) le critère de la valence
- 3) le critère de l'anticipation
- 4) le critère du processus de rémanence et de résonance

1) Cœur

Ce premier critère est intéressant car il est lié à la seule occurrence nominale, à ma connaissance, du terme « surprise » dans le Ms. Gefühl : Überraschung.

[A VI 12 II/131 „53“] die Unterschiede <zwischen> der „still beseligten“, der „stürmischen“, leidenschaftlichen Freude, der Freudenüberwältigung und **überraschung** – das Herz steht still und eine große Woge der Seligkeit strömt in das weitgeöffnete Herz hinein, dann Aufregung oder **Freudenschmerz**, <das> Herz droht zu zerspringen vor Freude – <und> der ausgeglichenen sonstigen Liebe ohne Leidenschaft usw. <liegen> (p. 113, <Text Nr. V (§§ 4-6 + Beilage IV> **Gefühlsbewusstsein - Bewusstsein von Gefühlen. Gefühl als Akt und als Zustand, §5)**)

Analyse de la joie intense (stürmisch, leidenschaftlich) : relié au cœur (das Herz droht zu zerspringenvor Freude: le cœur manque d'exploser de joie) description du processus : 3 phases : 1) cœur « still » : Woge

der Seligkeit in strömt in das weitgeöffnete Herz hinein % still beseligten Freude ; 2) surprise : Freudenüberwältigung und – überraschung : débordement et surprise de joie (überraschung : ravissement ?) : regarder la traduction de Freudenüberraschung

2) Valence

Deux remarques à ce propos :

Alors que l'affect cognitif lié à la surprise est souvent lié à une valence négative, en termes de résistance, de blocage, de déception ou de frustration, sans SBB, on observe une valence majoritairement positive, dominée par la joie et le ravissement.

Le positif vire souvent à l'excès, accompagné d'une intensité maximale et d'un passage du positif dans le négatif et inversement, jusqu'au collapse des deux polarités l'une en l'autre : exemple Freudeschmerz : douleur-joie : oxymore qui fait implorer la valence, ou encore Entzücken, point-limite du positif qui nous fait basculer hors de la polarité plus/moins.

3) Anticipation

Dans le cadre de l'analyse du souhait (Wunsch), à trois reprises au moins dans le manuscrit, la dynamique anticipatoire (antizipatorisch) est mobilisée comme une composante intrinsèque du plaisir et de la satisfaction. Il y a là une dynamique analogue à l'attente anticipatrice inhérente à la surprise.

4) Processus de la rémanence-résonance

A l'exemple de l'écoute du son du violon et d'une peinture de Raphaël, Husserl relate le ravissement (Entzücken) qui naît en moi depuis l'excitation sensorielle (Erregung) et se déploie sous la forme d'un retentissement qui s'inscrit dans la durée sous la forme d'un processus de « *Versetzung* », ce qui se nomme en termes de valence positive comme *Wunder* et *Herrlichkeit* : « Die Schönheit des Bildes versetzt mich in Entzücken ».